



Jacques Chessex : un écrivain et un poète francophone
Les rapports conflictuels de Jacques Chessex avec son pays

Gilbert SALEM

Journaliste et critique

Tout écrivain d'envergure éprouve des sentiments contradictoires et passionnels envers sa patrie. Son pays natal l'aurait-il opprimé comme un père violent, comme une mère abusive? Il ne l'en aime que davantage. Artiste prodigieux, enfant prodige, il se fait fils prodigue, comme dans l'Évangile de Luc (chapitre XV, versets de 11 à 32). Il se complaît dans le rôle du citoyen maudit. On pense à James Joyce et son Irlande, à Dylan Thomas du Pays de Galles: ils y furent honnis tous les deux. Pourquoi? Ils n'avaient pas soutenu ouvertement par leur plume la cause des indépendantistes militants. Et ils n'écrivaient pas en gaélique ou en gallois, mais en anglais! La langue de l'occupant, de l'ennemi...

Jacques Chessex ressemble à ces grands créateurs qui furent malgré tout de purs patriotes, mais à long terme. Ils furent des visionnaires qui saisirent plus puissamment le génie profond de leur terre natale que n'importe quel autonomiste brandisseur de banderoles. Et ils ont bien fait d'écrire dans la langue de Shakespeare plutôt que dans celle, régionale, de leurs contrées, quand bien même celles-ci étaient opprimées par les Anglais: ils ont préféré un grand fleuve à de petites rivières. Ils ont longtemps été rejetés par leurs compatriotes. A leur manière, dans son Pays de Vaud suisse, Chessex a été rejeté par les siens, parce qu'il les critiquait. Parce qu'il écrivait comme un classique français et dans le sillage d'un Flaubert, d'un Zola, d'un Aragon, plutôt que dans la foulée des écrivains locaux – même s'il en révérait jusqu'à la jalousie le plus grand, Charles Ferdinand Ramuz (1878-1947). Parce qu'il était reconnu à Paris.

Jacques Chessex, en son petit Pays de Vaud, en terre francophone



suisse, avait subi le même sort, avant de mourir subitement en octobre 2009. Il tomba brusquement, foudroyé, au cours d'une conférence dans une bibliothèque publique de la ville d'Yverdon-les-Bains, qui se trouve au nord de Lausanne. Il avait 74 ans, semblait encore de constitution robuste, et répondait avec sérénité à un auditeur qui l'avait pris violemment à partie pour sa solidarité d'artiste avec le cinéaste Roman Polanski qui venait d'être incarcéré en Suisse pour une affaire de mœurs vieille de 30 ans, cela pour complaire à des juges californiens douteux. Chessex ne voulait que condamner le jeu ambigu des autorités helvétiques : après avoir solennellement invité Polanski comme hôte d'honneur d'un festival de films à Zurich, elles lui firent passer des menottes à l'aéroport...

Or l'auditeur, refusant d'écouter, cette argumentation de l'écrivain, quitta brusquement la bibliothèque, et c'est alors que Jacques Chessex s'effondra au milieu de l'assistance. Une mort subite, inattendue, qu'on ne pourrait aucunement imputer à la polémique qui la précéda. Mais elle morfondit tous les témoins et, dès le lendemain, toute la Suisse francophone, puis la France – dont les grands journaux rapportèrent la tragédie en termes éplorés et plus ou moins bien informés.

A Paris, la presse fut unanimement élogieuse envers le seul écrivain suisse qui reçut le Prix Goncourt (en 1973, pour le roman *L'Ogre*, qui vient d'être réédité en portugais aux Editions Sextante, sous les auspices de João Duarte Rodrigues). En Suisse romande, les articles nécrologiques furent pompeux, mais on y lisait entre les lignes comme un malaise inavouable: le dernier grand romancier de la contrée était peu aimé.

Or, en terre protestante et calviniste, avouer ouvertement ses haines est un péché, un scandale. Voilà bien une mentalité que Jacques Chessex s'était évertué à dénoncer, tout en la magnifiant par son écriture flamboyante durant les cinquante ans de son beau sacerdoce littéraire – durant laquelle il publia plus de 90 livres : des livres de poésie, des essais sur d'autres écrivains, sur des peintres (il était peintre aussi, depuis toujours, un ami entre autres d'Antonio Saura, le frère du cinéaste Carlos



Saura, mais il attendit ses soixante ans avant d'exposer ses peintures, la plupart d'inspiration tauromachique). Des essais, mais aussi de très nombreuses nouvelles, ces contes pour enfants, des diatribes et, enfin, 25 romans.

En même temps que *L'Ogre*, M. Rodrigues de Sextante Editora, a publié récemment la version portugaise du 20^{ème} de ces romans : *O Vampiro de Ropraz*, paru chez Grasset, à Paris en 2007, sous le titre *Le Vampire de Ropraz*. Mme Manuela Torres, qui l'a traduit, a dû vaincre mille embûches langagières pour épouser au plus près les nuances parfois fugitives et sauvages de ce récit qui, reconnaît-elle, se lit d'une seule traite par sa simplicité d'expression, sa précision documentaire (il s'agit d'un fait divers historique remontant à l'an 1903) et la vigueur de son scénario, comme s'il avait été conçu pour être porté à l'écran.

Or *Le Vampire de Ropraz* est la mouture recréée d'une nouvelle que Chessex avait écrite un quart de siècle auparavant dans le recueil intitulé *Où vont mourir les oiseaux*, Grasset 1980. Il y était déjà question d'une tombe profanée ; d'une jeune et belle défunte exhumée pour être violée, coupée en morceaux, partiellement dévorée par quelque esprit dérangé du village où l'écrivain s'était établi en 1978, soit cinq ans après son Prix Goncourt, et à proximité du cimetière qui fut le théâtre de ce fait divers insoutenable.

Insoutenable mais réel : quand la profanation fut découverte en 1903, tout le village de Ropraz, puis tout le canton de Vaud (c'est le nom de la province de Chessex dont la capitale est Lausanne), puis toute la Suisse, en furent si remués et scandalisés, que les journaux du pays ne lui consacrèrent que quelques lignes choquées mais discrètes. En revanche, l'événement fit la une des plus grands quotidiens de France, d'Angleterre et même d'Amérique! Le nom de Ropraz, ce minuscule hameau où ne vivaient encore que des ruraux incultes et balourds, soupçonneux, fut imprimé en gros caractères pour la première fois dans le monde entier. Et pour la plus grande honte de ses habitants.



Je reviens aux génies de la littérature anglo-saxonne. Jacques Chessex les lisait beaucoup. Avant James Joyce, qu'il vénérât. Avant Dylan Thomas – auquel il consacra un récit empreint de lyrisme, d'humour et d'admiration, avant aussi les Américains Faulkner et Hemingway – il était un épigone de Shakespeare, à l'instar de tous les vrais poètes. Même si son champ d'action était limité: dans un tout petit pays, il s'agissait de se nourrir de racines profondément enfouies, afin que les branches de l'arbre s'épanouissent au maximum, vers une espèce d'universalité. Et cela me permet de citer votre immense auteur portugais Miguel Torga : « L'universel, c'est le local moins les murs ».

Il avait diablement raison, Miguel Torga. Mais écrire sur sa contrée avec des thèmes qui touchent celles du monde entier, un peu comme on fait le tour de sa chambre avec la prétention de faire le tour de la planète... Quel vaste programme! Quelle gageure, ce fut celle aussi de Jacques Chessex. Son défi était si audacieux, qu'il s'en moquait lui-même auprès de ses intimes, dont je fus. Mais cette moquerie apparente cacha certainement des blessures inavouables que sa poésie tentait de soigner. Oui, sa poésie.

Car Jacques Chessex était avant tout un poète. Toutes ses œuvres en prose, même ses romans et récits les plus scénarisés qui ont donné naissance à des films (en 1986, *L'Ogre* adapté par Simon Edelstein, en 1992, *La confession du pasteur Burg*, tournée par Jean-Jacques Lagrange, ou le projet de Francis Reusser de porter à l'écran en long-métrage le roman de *La Trinité*, en cette année 2011).

Bref, n'importe quel écrit de Chessex, y compris sa prolifique production épistolaire, dont j'ai été un bénéficiaire comblé, est frappé d'un sceau infiniment lyrique, à l'instar de ses nombreux et magnifiques livres en vers académiques ou libres. Or le terreau de la poésie chessexienne a été irrigué par la dramaturgie shakespearienne. La célèbre interrogation de Hamlet, *to be or not to be*, lui martelait le cœur autant que les plus grands versets de la Bible. Il lui rendit grâce en 1994 dans un recueil en vers



intitulé *Les Elégies de Yorick*. « Il y a quelque chose de pourri au royaume du Danemark », dit Marcellus dans Hamlet. Dans son Pays de Vaud natal qu'il n'a jamais voulu quitter, même après que Paris l'eut reconnu comme un grand écrivain de la littérature française, Jacques Chessex se complaisait dans un cocon inconfortable dont il restait amoureux même s'il lui devenait de plus en plus hostile. Dans son roman *Carabas*, il écrit : « J'ai besoin de ce pays comme Baudelaire avait besoin de Paris ; je déteste en sortir parce que je perds ma foule et mes paysages ». Dans ce Pays de Vaud, Jacques Chessex traquait goulûment des odeurs de pourriture. Pas vraiment celles de la politique (la politique le passionnait en secret, l'amusait, mais il n'en parla très rarement). Non la pourriture qu'il traquait était la pourriture morale des bien-pensants. C'était la vermine qui ronge les « grandes âmes ». C'était l'ambiguïté hypocrite de ses compatriotes vis-à-vis de leur religion protestante et, selon l'écrivain, du poids toujours écrasant de la culpabilité calviniste dans leurs consciences.

Jean Calvin! J'espère n'offenser personne de cet auditoire en rappelant en bref le destin de ce grand théologien français de Picardie qui débarqua à Genève en 1536 pour en faire, comme on sait, une «Rome protestante». Cette même année-là, Calvin écrivait un chef-d'œuvre stylistique, *L'Institution de la religion chrétienne*, qui contient l'essentiel de sa doctrine sur la foi et la loi, mais aussi des critiques véhémentes contre la politique papale et contre les « péchés » de l'Eglise catholique. Les habitants de Genève, puis très vite ceux des régions proches, dont le Pays de Vaud d'où je viens, et dont Jacques Chessex était, ont d'abord été heureux d'être délivrés de l'autorité romaine. Ils ont vite déchanté quand Calvin s'est révélé un dictateur religieux intransigeant – un précurseur européen de l'ayatollah Khomeiny, en quelque sorte – Un Père Fouettard qui imposa à ses administrés un rigorisme de mœurs étouffant (ne plus jouer de la musique profane, ne jamais danser...). Et surtout une notion du péché – le péché originel – qui devait contaminer leurs actions et pensées les plus anodines, les plus quotidiennes. Cela pour l'éternité. Si, en France, par exemple, les protestants qui à l'origine furent d'obédience calviniste s'en sont délestés, cette culpabilité qui en son temps n'avait été que théorique,



stratégique et politique, continue de tarauder la conscience des Suisses. Paradoxalement moins à Genève, qui en fut l'épicentre. Or Genève devait être sauvée par sa vocation internationale et son multi-ethnisme confessionnel. Dans le Pays de Vaud, dont Lausanne est la capitale, cette culpabilité a plus longtemps perduré, et elle dure encore, même si ses proies la désavouent.

Jacques Chessex, qui en était lui-même rongé, voulut remonter à la source de ce mal-être, en relisant mieux la doctrine de Jean Calvin, dont il admirait le style, la force de caractère. Paradoxalement, c'est l'œuvre austère et captivante du Réformateur qui lui fournira la clé qu'il cherchait : l'enfer secret de l'âme de ses compatriotes, leurs tourments intérieurs et leur terreur du scandale. Jacques Chessex eut l'audace et la grandeur de la mettre à nu, cette âme collective et d'une manière flamboyante. Il opéra d'abord sur lui-même, sur son destin personnel, décrivant ses plaies honteuses avec une sévérité implacable. Il était son propre cobaye. Or il le fit en termes crus, et en associant son attirance pour la mort et son désir de Dieu à un érotisme délibérément réaliste, mais qu'il plaçait aussi sous le sceau de la métaphysique. Jacques Chessex a été le premier grand auteur libertin de Suisse romande. Une majorité de ses compatriotes en furent d'abord choqués, puis surtout irrités par ce qu'ils tenaient, à juste titre d'ailleurs, pour de la provocation. Leur agacement atteint son apogée en 1973, lorsque son roman *L'Ogre* a été couronné par le Prix Goncourt. C'est vous dire si l'animosité la plus vive envers le lauréat rongea les gens de plume de Suisse romande. Un journaliste littéraire de Lausanne, qui avait lui aussi écrit des livres, le pauvre, en fut si remué qu'il refusa même de mentionner cet événement dans son journal. Alors que dans la presse parisienne, ce fut évidemment un concert de louanges. Et, phénomène sans précédent, tous les membres de l'Académie Goncourt avaient même pris le train pour Lausanne afin de célébrer le triomphe littéraire de Jacques Chessex dans son pays. Les jaloux locaux enrageaient, et lui, au lieu de jouer les modestes comme cela doit se faire dans de telles circonstances dans une contrée où l'on n'aime pas les têtes qui dépassent, il se faisait une joie de les narguer par une autosatisfaction enjouée, espiègle. Plus intuitif



qu'eux, il devinait leur acrimonie. Et, au lieu de les rasséréner pour les rallier à lui, il leur déclarait ouvertement la guerre. Bref, un homme capable de grandes affections, et je peux en témoigner – mais aussi un impétueux et un bel insolent. Quand Jacques Chessex était un petit enfant, dans la cour de récréation de son école, à Payerne, il se montrait déjà impulsif, bagarreur, au point que ses camarades le surnommèrent le « Slave » ! Lui-même se décrira plutôt doux et gentil à cet âge-là. Ce ne fut pas l'avis de gens qui furent dans sa classe, et que j'avais eu l'occasion d'interviewer, cela dans la perspective d'une biographie qui parut en 1985, en collaboration avec Jérôme Garcin, un journaliste et éditeur de Paris. « Oui, le petit Jacques Chessex était farouche, susceptible, et il cognait comme un Slave, me disait un maître boucher de Payerne, sa ville natale, et qui avait été dans la même école. Et nous, on le laissait faire, car il avait un tel charme. Un charme slave! » Chessex, un provocateur? Pire que ça: il voulait embraser l'âme de ses lecteurs, il voulait éroder leurs idées acquises. Et en même temps les éblouir par la beauté tragique du monde, par celle déjà de leur microcosme suisse, aux paysages si beaux, aux lumières toujours changeantes, qui tantôt assombrissent les cœurs et tantôt les font rayonner.

Cela dit, les gens de Suisse française, et surtout ceux de son Pays de Vaud lisaient Jacques Chessex, et ils le lisent encore, passionnément, avec un amour-haine qu'il partageait forcément, et qui lui était nécessaire pour continuer d'écrire. Il leur a tendu un miroir non pas déformant mais, si j'ose dire, reformant, à la fois réaliste et romantique, comme ceux de Gustave Flaubert – son maître préféré auquel il consacra d'ailleurs, en 1991, un essai magistral : *Flaubert ou le désert en abîme*.

A ses funérailles, en octobre 2009, ils ne sont pas venus en foule dans notre magnifique cathédrale de Lausanne, toute proche des écoles où il enseigna durant plus de trente ans. Ils furent encore moins nombreux à se rendre au cimetière de son village de Ropraz, où on l'a enseveli. Or les ventes de ses derniers livres *Le Vampire de Ropraz*, *Un juif pour*



l'exemple, et *Le dernier crâne de monsieur de Sade*, son roman posthume, grimperont vers des records vertigineux les semaines qui suivirent. Il faut dire que ces trois textes romanesques sont courts. Qu'ils relatent des faits divers atroces mais réels. Et sont écrits par une prose abrupte, simple et imagée. Ils ont les qualités désormais requises par la plupart des éditeurs européens pour répondre à un nouveau lectorat formaté par les « remakes » cinématographiques. Par ces séries télévisées où le langage n'est pas compliqué. Opportuniste, Jacques Chessex? Oui, certainement, mais pas seulement : les modes ne l'intéressaient pas que par intérêt personnel. Elles lui révélaient la sensibilité de nouvelles générations qu'il fallait réapprendre à émouvoir. Et, en bon élève de Picasso, il avait l'intuition du temps qui passe et humectait son doigt pour détecter quand il le fallait la direction du vent.

Pour écrire, Jacques Chessex devait se situer obligatoirement en situation de guerre, de danger, en condition de conflit. De conflit affectif aussi, dont ses amis proches firent les frais. Mettre à l'épreuve ceux qui l'appréciaient tel quel, coûte que coûte, avec ses férocités naturelles, a été un de ses beaux mystères. Cette « tendre guerre » lui fit perdre des relations amicales régulières et anciennes, parce que celles-ci ne la comprenaient pas. Aux oreilles d'autres personnes, qui l'ont connu, non seulement en poète, mais en tant qu'homme – avec ses forces et ses faiblesses – ce chant conflictuel carillonne très joliment. Le chagrin de la séparation et ses amertumes y prennent une saveur presque agréable. Et notre Jacques Chessex en rejaillit tel un fantôme universel et bienveillant. Il avait une grande admiration pour Fernando Pessoa, même s'il savait lui-même qu'il ne lui ressemblait pas. Cependant, il est une phrase universellement connue de votre poète universel et solaire qui pourrait s'appliquer au nôtre – à notre Chessex qui préférait les ténèbres, car il aimait tant Dieu que la clarté divine l'aveuglait. Pardonnez-moi de citer votre grand Pessoa en français :



L'homme discipliné et cultivé fait de son intelligence les miroirs du milieu ambiant transitoire; il est républicain le matin, monarchiste au crépuscule ; athée sous un soleil éclatant et catholique transmontain à certaines heures d'ombre et de silence ; et ne jurant que par Mallarmé à ces moments de la tombée de la nuit sur la ville où éclosent les lumières, il doit sentir que tout le symbolisme est une invention de fou quand, solitaire devant la mer, il ne sait plus que l'Odysée.